

## *Monsieur Benjamin*



Premières et dernières pages signées

*Suzanne Pellerin*

Avec la collaboration et la complicité de

*Mario Séguin*

*Line Marcotte*

*Andrea L-T*

du Collectif d'écriture *Les Têtes en l'Air*

XXI<sup>e</sup> course à relais — Automne 2025  
**Collectifs d'écriture de récits virtuels  
de l'Outaouais (CERVO)**

## Première partie – *Suzanne Pellerin*

Aujourd'hui était une journée toute spéciale pour monsieur Benjamin. Il allait enfin réaliser son rêve.

Il avait fait un trait sur son passé lorsque sa famille et lui avaient quitté Brazzaville il y a cinq ans. Il aimait penser que tout ça était maintenant derrière eux.

Or, malgré toute sa bonne volonté, il suffisait qu'un bruit soudain ou une certaine odeur montent de la rue ou des étages de son immeuble pour que surgissent instantanément les images de chaos et dévastation qu'il associait désormais au quartier de son enfance. Certaines images surtout lui revenaient sans cesse en tête. Avait-il vraiment posé ces gestes ? À ce souvenir, une angoisse descendait insidieusement dans la gorge de monsieur Benjamin et s'étendait dans tout son corps.

Monsieur Benjamin avait un physique imposant et un front large et autoritaire, mais son entourage le percevait comme un être doux et généreux. Les gens de son immeuble le consultaient souvent pour une chose ou pour une autre.

Madame Benjamin, Bénédicte de son prénom, aussi légère que joyeuse, aimait la compagnie des gens. Ses voisins l'entendaient souvent rire et s'empressaient vite de monter les marches, juste pour la croiser et lui faire un brin de jasette. Pour Bénédicte, la famille, ses enfants, c'était sa vie.

Monsieur Benjamin se disait qu'il pouvait enfin penser à lui. Sa famille était maintenant en sécurité au Québec.

Son grand jour à lui était arrivé. Il allait pouvoir réaliser son rêve de devenir un homme de Dieu, au service des autres. L'appel, il l'avait en lui depuis longtemps, mais c'est seulement rendu au Québec qu'il avait senti que ce rêve pouvait se concrétiser. Il avait poursuivi ses études théologiques, en plus de s'investir au sein de sa paroisse.

Donc, en préparation du grand jour de son ordination, il avait envoyé de nombreuses invitations. Parmi ses invités, il y avait une dévote du nom d'Annette qui lui vouait une admiration et un attachement sans borne.

Elle vivait seule, quelques étages plus bas. Monsieur Benjamin la voyait régulièrement dans leur immeuble, mais aussi lors d'activités paroissiales. Annette aimait s'occuper des itinérants à qui elle apportait des repas. On disait qu'elle avait vécu dans une communauté religieuse, mais qu'elle l'avait quittée à l'âge de la retraite.

Elle était plutôt originale et marginale dans sa façon de s'habiller et de se comporter. Qui par exemple par 30 degrés porterait des jupes et des chandails dépareillés et superposés les uns aux autres ? Et que penser de son manteau d'hiver qu'elle disait en fourrure d'écureuils ?

Elle n'avait aucune difficulté à aborder les autres, mais les autres, bien souvent, se tenaient à distance car ses paroles et son accoutrement dérangeaient. Elle faisait preuve d'un sans-gêne qui faisait fuir les gens. Elle ne semblait pas connaître les limites du gros bon sens lorsqu'elle voulait quelque chose. Elle exigeait ceci ou bien cela, de tous et chacun, mais surtout de ses voisins.

Monsieur Benjamin avait souvent constaté que l'attachement d'Annette allait bien au-delà des liens entre voisins. Il la comparait souvent à un chat, car Annette lui apportait constamment des petits cadeaux qu'elle laissait devant sa porte. Au lieu de souris ou de mulots, elle déposait des textes de prières, des images pieuses, des crèches fabriquées de sa main.

Or, le jour de son ordination, à peine venait-il de finir son petit-déjeuner que son téléphone sonna. « Monsieur Benjamin, c'est Henri. Vous savez, le voisin d'Annette. Je me demandais si vous l'aviez vue dernièrement ? Moi, ça fait plusieurs jours que je ne l'ai pas aperçue et ce n'est pas dans ses habitudes de ne pas sortir. »

« Henri, pas encore Annette ! », lui répondit monsieur Benjamin excédé. « Je n'ai pas le temps de me soucier d'elle aujourd'hui. Il est hors de question qu'elle vienne ruiner ma journée. Je vais demander à ma femme Bénédicte d'aller jeter un coup d'œil. »

Henri, quoique heureux de se laver les mains du sort de sa voisine, se sentit quelque peu coupable en se rappelant la dernière fois qu'il l'avait vue. Annette était entrée très tard un soir, et l'apercevant à l'entrée de l'immeuble, il s'était empressé de se cacher. Annette transportait de gros sacs noirs qu'elle traînait péniblement d'une marche à l'autre. Il s'était dit : « Cette fois-ci, qu'elle se débrouille, j'en ai assez de faire sa mule. »

## Deuxième partie – *Mario Séguin*

De nombreux itinérants avaient trouvé refuge dans le quartier le plus défavorisé de la ville. La plupart logeaient dans des tentes de fortune érigées dans un parc qui autrefois faisait la joie des enfants du coin. D'autres, moins fortunés, dormaient soit sur les

quelques bancs du parc, soit dans les ruelles derrière les conteneurs, bien à l'abri des aléas de Dame Nature.

Tous les deux jours, Annette se rendait dans ce quartier, poussant une brouette remplie de provisions : des sandwiches aux œufs et au poulet, des fruits frais, des biscuits aux pépites de chocolat et une caisse de bouteilles d'eau. Plusieurs des itinérants la connaissaient maintenant et dès qu'on l'apercevait, le téléphone arabe se déclenchait et, dans un temps record, un petit groupe se formait autour de la bienfaitrice excentrique.

Depuis maintenant quelques semaines, Annette s'était mise dans la tête de comprendre le comportement des gens de la rue. Pourquoi ne profitaient-ils pas de l'aide d'organismes pour réintégrer la société ? Pourquoi lui, là-bas, qui semblait être en bonne santé et dans la quarantaine, se trouvait au milieu d'une foule de pauvres gens ? Pourquoi cette dame aux cheveux gris et aux yeux pétillants de malice ne sollicitait-elle aucun soutien ? Comment expliquer la présence de ces jeunes en détresse dans un décor aussi triste ? On lui répondait évasivement, préférant détourner la conversation vers d'autres sujets. Craignait-on que la généreuse Annette soit en réalité une espionne mandatée par le gouvernement pour inciter ces personnes à rejoindre une société désabusée ?

Curieuse avant tout et désireuse d'aider son prochain, Annette priait régulièrement afin que la bonté divine lui trace un chemin pour sauver ces êtres vulnérables. Puis, un soir qu'elle allumait des lampions à l'église, l'idée lui vint de joindre les itinérants pour quelques jours afin de s'imprégner de leur quotidien et essayer de percer le mystère qui entourait chacun d'eux. Et si elle les amenait à prier avec elle ?

Astucieuse, Annette avait repéré parmi les gens de la rue une jeune fille prénommée Jade qui lui apparaissait tout au plus âgée de vingt-cinq ans. Elle sollicita son aide pour monter une tente. Déconcertée et sur ses gardes, Jade lui lança d'une voix brusque :

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Lorsqu'Annette lui expliqua son projet — sans révéler son intention de découvrir les secrets de chacun ni de les inviter à prier — Jade lui suggéra d'installer sa tente près de la sienne, se proposant ainsi de veiller sur elle.

C'est ainsi qu'Annette fit l'acquisition de matériel de camping de base : tente, sac de couchage et oreiller qu'elle transporta à son appartement tant bien que mal dans de gros sacs noirs. Pas question que l'on découvre son projet.

Malgré le beau temps qui sévissait en ce début d'octobre, les nuits pouvaient s'avérer passablement froides. Annette apporta son manteau en fourrure d'écureuils et deux gros chandails. Un de couleur vert lime et l'autre d'un rose criard. Grâce à Jade, la tente fut installée et Annette y rangea les quelques vêtements qui reposaient au fond de son grand sac noir. Elle arpenta ensuite les rues bordant le parc, observant discrètement où chacun passait la nuit et quels liens unissaient les différents groupes.

Sa première nuit fut perturbée par les sons nocturnes de la ville : sirènes, crissement de pneus, chants incompréhensibles de saouards rejoignant leurs tentes, cris de jeunes gens en manque de loisirs et, si on était chanceux, des ululements lugubres provenant de la cime des arbres autour du parc.

Au petit matin, elle fut stupéfaite de découvrir que la plupart des sans-abris faisaient leurs besoins un peu partout, sans prêter attention aux regards des passants. Constatant que la faim commençait à se faire sentir, elle regagna discrètement son appartement afin de remplir sa brouette avec les dernières provisions de son réfrigérateur.

Alors qu'elle enfouissait ses précieux trésors dans un sac, on frappa à sa porte. Pas question d'ouvrir ! Elle se fit toute menue et stoppa tout mouvement susceptible de trahir sa présence. Quelques minutes plus tard, elle entendit des pas d'éloigner dans le couloir.

« Vite, je dois déguerpir avant qu'on cogne à nouveau. »

Coiffée d'un grand châte aux couleurs sombres et vêtue d'une grande jupe paysanne, Annette, telle une souris tentant d'échapper au chat, s'éclipsa de son appartement en prenant grand soin de fermer silencieusement sa porte. Sur la pointe des pieds, elle franchit la volée de marches qui menaient à l'entrée de l'immeuble.

À la demande de son mari qui lui avait demandé de se rendre chez Annette, Bénédicte descendait doucement les marches des escaliers menant aux étages inférieurs lorsqu'elle distingua, au coin de l'escalier, une silhouette qui s'éclipsait discrètement.

« Tiens, une nouvelle locataire ! On dirait une gitane. Il faudra que j'en informe mon mari. »

### Troisième partie – *Line Marcotte*

Perdue dans ses pensées, elle continua son chemin et se rendit compte de l'affreux tapis orné de fleurs jaunes criardes sur un fond kaki délavé, donnant une impression de mauvais goût total. Arrivée devant la porte de l'appartement d'Annette, le numéro 33, Bénédicte prit le temps de lire ce qui était écrit sur une petite affiche collée sous le judas.

*Face à l'éternité et à la souffrance des sans-abris,  
la prière devient un refuge spirituel, un espoir pour ceux  
qui n'ont plus rien.*

Elle frappa trois petits coups rapides. N'ayant pas de réponse, cette fois elle décida d'y mettre un peu plus d'énergie.

Le grincement d'une porte se fit entendre, Henri le voisin d'Annette était là, les yeux grands ouverts, l'air un peu gêné n'ayant que la tête sortie dans l'entrebâillement de sa porte, il en profita pour la saluer et échanger quelques mots face à l'inquiétude qu'il ressentait pour Annette.

Définitivement, il n'y avait personne. Pourquoi Bénédicte à ce moment précis ressentit-elle un mal être qui lui fit lever les poils sur son bras ? Trop souvent dans le passé, ce sentiment de malaise n'annonçait rien de bon. Était-ce dû au fait d'avoir vécu à Brazzaville toute son enfance ? Avoir quitté cette ville de chaos fut la meilleure décision que monsieur Benjamin et elle-même avaient prises à cette époque. Après cinq ans, certains souvenirs restaient perturbants, voire dévastateurs.

=+=+=

En route pour le parc, Annette décida de distribuer quelques victuailles afin d'alléger sa brouette. En même pas deux minutes, elle était entourée de plusieurs sans-abris affamés. Pressée de se rendre au parc pour y voir Jade sa nouvelle voisine de tente, elle accéléra le pas. C'est à ce moment qu'elle eut la bizarre impression d'être suivie. Elle ralentit un peu, s'arrêta devant une vitrine, vis apparaître le visage de Jade. Annette lui demanda d'un ton accusateur : « Est-ce que tu me suis ? » Jade hocha la tête positivement.

— Ne m'en tenez pas rigueur, madame, je voulais savoir si je pouvais vous faire confiance.

=+==

Le vent d'automne glissait entre les tentes alignées dans le grand parc municipal. Les feuilles rousses se mêlaient aux sacs de couchage. Plus tard dans la soirée, Annette avançait lentement son grand sac noir sur l'épaule, elle marchait vers une lueur qui semblait sortir d'un gros baril tout rouillé.

— Bonsoir, mes amis, dit-elle d'une voix douce, s'arrêtant devant le feu de fortune.

Quelques silhouettes la saluèrent. Parmi elles, un homme d'âge mûr, au regard clair malgré la fatigue.

— Bonsoir, madame Annette, répondit-il avec un accent étranger. Je vous ai gardé une place près du feu.

Elle s'assit. Il s'appelait monsieur Karakolioutchka. Ancien professeur de musique, il avait fui la Russie communiste il y a longtemps, après avoir connu la prison pour avoir simplement prié. Son visage portait encore la trace des épreuves, mais aussi une paix étrange.

— Vous savez, madame Annette, dit-il en tendant les mains vers la flamme, quand j'étais jeune, j'ai cru que Dieu m'avait oublié derrière les murs de la prison. Mais c'est là que j'ai commencé à le connaître vraiment.

Annette sourit doucement.

— C'est souvent dans la nuit qu'on aperçoit la lumière, non ?

Monsieur Karakolioutchka hocha la tête. Depuis quelques mois, il suivait une formation pastorale offerte par une petite église du quartier. Il voulait, disait-il, servir les hommes comme on sert le Christ.

Ce soir-là, le parc semblait respirer autrement. Des rires timides, des prières murmurées, monsieur Karakolioutchka se leva, sortit une bible en lambeaux, et lut à voix basse. « J'étais étranger, et vous m'avez accueilli... »

Un silence tomba. Même les passants s'arrêtèrent un instant.

Annette sentit une larme lui monter aux yeux. Elle regarda les tentes, les hommes, les femmes qui malgré la misère, écoutaient ces paroles avec une attention pleine d'espérance.

Annette prit la décision de parler avec monsieur Benjamin de cet endroit où plein de gens cherchent Dieu. Il lui promit d'y réfléchir dès qu'il serait officiellement ordonné Pasteur.

=+==

Quelques semaines passèrent. L'hiver approchait, et les tentes du parc semblaient plus fragiles que jamais sous la pluie fine sur le point de se changer en flocons de neige.

Un matin, la rumeur courut parmi les sans-abris : un nouveau pasteur allait venir prêcher. On ne savait pas d'où il venait. Certains disaient qu'il avait été missionnaire en Afrique, d'autres qu'il sortait d'un long silence, comme un prophète revenu d'un désert intérieur.

Il arriva un dimanche, sans faste ni annonce, portant un long manteau sombre, et d'un regard d'une douceur presque lumineuse, il se présenta simplement : « Je m'appelle Samuel, Samuel Benjamin. »

Annette sentit son cœur battre plus fort. Il y avait dans sa voix une gravité tranquille, un mélange d'humilité et d'autorité. En le regardant, elle sut qu'il portait un fardeau ancien, quelque chose de lourd qu'il avait appris à transformer en lumière. Mais quel fardeau ? Elle remarqua à ce moment précis que monsieur Karakolioutchka et monsieur Benjamin avaient un accent très similaire dans la voix.

#### Quatrième partie — *Andrea L-T*

Monsieur Benjamin leva la voix, son joli visage illuminé par la lumière vacillante du feu dont la fumée, épaisse et âcre, imprégnait tout et ne dévoilait rien... Il se rappela cette scène cauchemardesque, point culminant de la résistance, qui l'avait enfin fait fuir l'éternelle horreur des conflits politico-militaires. Il avait vraiment posé ces gestes...

Monsieur Benjamin avait rédigé un discours pour l'occasion, mais il rangea plutôt le manuscrit dans une poche intérieure de ses habits. Après tout, il était parmi les siens, ici. Ceux à qui Jésus promet la Terre en héritage...

« C'est la première fois que je viens parmi vous. Je voulais officialiser mon ordination auprès de vous, mais je voudrais plutôt faire un témoignage. Me le permettez-vous ? »

Quelques silhouettes curieuses se rapprochèrent. Annette profita de l'occasion pour distribuer des collations.

« Je suis né dans une ancienne colonie française d'Afrique centrale, en 1963. Le climat politique après l'indépendance, c'était féroce : coups d'État, répression, crises humanitaires... Ma famille était bien nantie, mais ce privilège n'aurait été possible sans la corruption et l'exclusion économique héritée du colonialisme. Nous étions riches à Brazzaville, mais aux dépens de nos compatriotes ruraux qui languissaient dans la misère. »

« À dix-sept ans, on m'envoya étudier en génie civil à Moscou, à l'Université de l'Amitié des Peuples Patrice Lumumba. Le fleuron de l'excellence congolaise. Tout payé ! Par quelque hasard, j'ai découvert une petite communauté pentecôtiste, sous l'auspice d'un professeur de lettres françaises. Nous nous réunissions dans un modeste salon, les rideaux tirés, les voix baissées. Je trouvais Dieu dans le cœur de l'URSS, quelle ironie ! »

Monsieur Benjamin fit une pause, les yeux dans les flammes, pesant les prochains mots. Ayant terminé la distribution de vivres, Annette retrouva sa bûche près du feu. La voix mélodieuse de monsieur Benjamin lui était si attirante, si réconfortante. *Suis pas la seule à le sentir*, se dit-elle, en regardant les visages fascinés autour du feu.

« Un soir, la porte de notre petite chapelle s'est ouverte brusquement. Des hommes armés ont saisi notre pasteur. Ils l'ont bâillonné, lui ont bandé les yeux, l'ont traîné dehors. Peu après, on m'a forcé à quitter l'URSS. »

La voix de monsieur Benjamin se fit plus sombre. Annette vit monsieur Karakolioutchka se faufiler, une chaise pliante sous le bras. Elle lui fit signe de s'installer à ses côtés.

« Je suis retourné au Congo sans diplôme et j'y ai trouvé l'enfer. Des mercenaires avaient envahi notre quartier qui brûlait et puait la décomposition. Ma famille... — il ferma les yeux — massacrée... »

« Je n'ai pas de mots pour décrire ce que j'ai vu. » Des larmes tracèrent des sillons reluisants sur ses joues. Après un instant, il reprit.

« Je suis retourné dans la maison de mes parents. Elle avait été dévalisée, carbonisée. J'ai tenté de bâtir une vie digne du Christ, dans les décombres semés

par le chaos du régime. Mais la guerre civile de 1993 est venue m'expulser du terrain familial et mettre un prix sur ma tête. Mon quartier entier de Poto-Poto tombait dans les mains des forces militaires. En un instant, je perdais tout. »

Monsieur Benjamin sortit un mouchoir de sa poche. Le feu venait cristalliser le sel de ses larmes. Il se moucha et s'essuya le visage avant de continuer, notant au passage que l'auditoire avait doublé.

« Oui, j'ai tout perdu. Et si le régime me repêchait, je serais perdu. Que reste-t-il lorsque l'on perd avoir et être ? J'ai vécu caché, à plat ventre, dans la misère, pendant plus de dix ans. Je me souviens de la guerre de 1997 quand, au comble du désespoir, je me suis retrouvé un soir aux abords de Poto-Poto, jadis orné de manoirs français et de jardins pittoresques, désormais une cité de tentes pour déplacés internes. C'est à ce moment, dans mon point le plus bas, que Dieu m'a donné un signe inattendu. »

« Mon pasteur et mentor à Moscou aimait citer Mathieu :

*Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger;  
j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire;  
j'étais étranger et vous m'avez recueilli. »*

« Et je me nourrissais de cette béatitude sachant que ce brave homme de Dieu, que les soviétiques avait fait taire et disparaître, disait vrai. Ce ne sont pas là de simples mots, mais une promesse. Dieu promet de nous sustenter et de nous guider en vertu de ses qualités divines de Créateur, de Miséricorde, d'Amour. Je touchais le fond. Pourtant, dans la perte, j'ai trouvé l'espérance. Dans la fuite, j'ai découvert la fidélité. »

Monsieur Benjamin sortit son mouchoir de nouveau. L'auditoire captivé attendait la suite du témoignage, mais monsieur Karakolioutchka avait le visage dans les mains. Annette plaça une main reconfortante sur son épaule et constata avec émoi qu'il tremblotait. Monsieur Karakolioutchka venait de comprendre. Le souvenir de ce jeune étudiant, assis autrefois dans son salon, lui revenait avec une force bouleversante.

### **Conclusion – Suzanne Pellerin**

Monsieur Benjamin, celui qu'on appelait simplement Samuel, avait certes changé depuis toutes ces années, mais c'était bien lui, le jeune homme congolais avec qui monsieur Karakolioutchka avait fraternisé en URSS. Ses cheveux avaient

grisonné, sa silhouette s'était alourdie, mais son regard empreint de sollicitude et de bienveillance était resté le même.

A la lueur des flammes, qu'un vent léger faisait vaciller, monsieur Benjamin pouvait apercevoir des visages attentifs tournés vers lui. Parmi eux, il remarqua un homme aux traits fatigués, assis près d'Annette. Il lui rappelait vaguement quelqu'un, mais qui ? « J'irai lui parler tantôt, » se dit-il.

La fumée se fit soudainement plus épaisse et toussotant, monsieur Benjamin reprit péniblement son témoignage.

« Je n'en pouvais plus de faire vivre ces horreurs à ma jeune famille. Nous étions installés dans un campement insalubre dans notre ancien quartier de Poto-Poto et chaque jour, nous vivions dans l'angoisse de voir les militaires débarquer. Il y avait aussi les odeurs de décomposition, les cris, les cadavres... Trop, c'était trop... J'avais beau m'accrocher à mes rêves, je n'en pouvais plus. »

« Un jour, un cousin de mon père parti au Québec au début des hostilités, m'annonça qu'il pouvait nous accueillir. Dieu ne nous avait pas abandonnés ! »

« Entre la pensée et le geste, il y a eu beaucoup à faire, mais l'important était de préparer notre départ dans le plus grand secret. Si un seul de nos agissements devait paraître suspect, nos voisins nous dénonceraient sans pitié. Nous n'étions en sécurité à nulle part... »

« J'avais soigneusement planifié notre passage de l'autre côté du fleuve Congo. La nuit de notre départ, la lune projetait une douce lumière qui nous guidait vers les passeurs près du fleuve. Enfin, je pouvais recommencer à respirer. Tout se déroulait comme prévu. Hélas, mon moment de joie fut de courte durée. À notre insu, un voisin de campement nous avait suivis. Et à la pointe d'un couteau, il exigea que je lui remette tout mon argent. »

« Je me souviens d'une brève lutte corps à corps et puis, tout à coup, un grand vide dans ma tête... J'ai effacé de ma mémoire ces quelques minutes... mais j'ai bel et bien posé un geste irréparable... Le sang sur mes mains en était témoin. »

Baissant honteusement la tête, monsieur Benjamin murmura : « J'ai commis un crime horrible et chaque jour je demande à Dieu et aux hommes de me pardonner et de me libérer du passé. »

Touché par ces paroles, monsieur Karakolioutchka se leva et s'empressa de venir serrer monsieur Benjamin dans ses bras. Aucune parole n'était nécessaire, le regard disait tout. Monsieur Benjamin avait reconnu son ami de jeunesse soviétique.

Annette qui s'était tenue à l'écart vint les rejoindre. Monsieur Benjamin se tourna vers elle.

« Chère Annette, je comprends maintenant la raison de vos absences mystérieuses. Vous avez trouvé votre place ici. Vous faites partie des mal-aimés, des incompris de notre société. Vous avez quitté la vie religieuse à l'âge où les gens prennent normalement leur retraite. Vous avez vécu la grande partie de votre vie en vase clos, ne comprenant pas les règles du monde extérieur. Vous avez été jugée, rejetée, mais vous n'avez jamais baissé les bras. Je salue votre courage et votre cœur généreux qui est demeuré au service de Dieu. »

Les gens autour du feu ne comprenaient pas tout, mais ils savaient qu'ils vivaient un moment privilégié. Un homme de Dieu qu'il connaissait à peine venait de leur avouer un crime horrible pour lequel il leur demandait pardon. Eux, les laissés-pour-compte, à qui on ne demandait jamais rien.

Le vent s'était levé et avait chassé les nuages qui cachaient une lune ronde et lumineuse. Les gens avaient commencé à se disperser, et monsieur Benjamin se dit qu'il était temps d'aller retrouver les siens. Sortant de sa poche le discours qu'il avait préparé, monsieur Benjamin demanda à son ami d'autrefois et à Annette de lire le dernier passage avec lui.

*Peu importe la profondeur de ta blessure  
Ou le poids de ta faute  
Sache que l'amour de Dieu est plus grand que tout.  
Il est l'ami, il est le frère qui te guidera en tout lieu.*

**F I N**